

## ANDREA H. JAPP

Comme son nom et ses livres qui se passent tous aux Etat-Unis ne l'indiquent pas, Andrea H. Japp est française. Née à Paris, en 1957, docteur en biochimie, toxicologue de profession, expert auprès de la NASA, elle se lance dans l'écriture de romans policiers en 1990. Très à l'aise dans la comédie, elle s'affirme, aujourd'hui, par la densité de ses intrigues et l'efficacité de son style, dans le thriller (*La Femelle de l'espèce, La Parabole du tueur, Le Sacrifice du papillon*). Andrea H. Japp est l'auteur de sept romans, dont le premier, *La Bostonienne*, a reçu le Prix du Festival de Cognac en 1991. Elle a également publié sous son vrai nom, Lionelle Nugon-Baudon, *Toxic bouffe*, aux éditions Latès.



T. DE SAINT CHAMAS/OPALE

## Autopsie d'un petit singe

Un jour est venu où Victor a trouvé la force de dire non. « *Non. Je ne fais plus de gammes, ni d'encyclopédie, ni de géométrie, ni rien. Ou alors, je garde le chat.* » Sa mère avait eu beau hurler, hoqueter, sangloter, Victor avait tenu bon. Le surdoué à maman, le « petit singe » comme il s'était lui-même surnommé, avait alors pris conscience de son pouvoir. Est-ce à ce moment-là que tout avait basculé au point d'en arriver à ce qui venait de se produire ?...

Le lendemain, il avait emporté avec lui une partie de l'argent que sa mère lui donnait toutes les semaines et qu'il ne dépensait pas : avant, parce qu'il n'avait envie de rien, et, depuis Léonora, parce qu'il ignorait ce qui lui plairait. Sa migraine l'avait accompagné au lycée, s'installant à sa table avec lui, et son poids lui avait fait encore pencher davantage la tête vers les gribouillis gravés dans le Formica par de précédentes promotions d'ennui. A la pause, il s'était avancé vers Clotilde.

Elle avait pincé les lèvres et serré les poings.

« Il faut que je te parle, Clotilde. »

Mauvaise, elle avait répondu entre ses dents serrées :

« Casse-toi, tête de cul !

– C'est sérieux. Tu peux cogner si tu veux, mais il faut que je te parle. J'ai besoin de toi. »

Il avait semblé à Victor que quelque chose se bouleversait dans le regard à la fois si semblable et si différent de celui de Léonora.

« Si tu veux, je t'invite au chinois. J'ai pris de l'argent.

– Je sais pas. Léonora ne va pas bien. Je sais pas si je devrais la laisser.

– Qu'est-ce qu'elle a ? »

Sèche, elle avait rétorqué :

« Elle a que les connards et les méchants la rendent malade, très malade. Elle n'arrive pas à s'y faire.

– Écoute, Clotilde, je m'en veux. Je suis vachement malheureux. Et, en plus, ils veulent faire piquer Sidonie. »

Clotilde avait hésité :

« Bon, je vais appeler Léonora. Si je sens qu'elle ne va pas du tout, je ne viens pas, d'accord ?

– D'accord. »

Deux heures plus tard, ils s'étaient installés à une petite table dans ce restaurant chinois de la rue Molton. Le restaurant était désert, pas trop bon mais pas cher. Victor avait eu la sensation qu'il venait de sauter dans l'âge adulte d'un coup, parce que c'était la première fois qu'il invitait qui que ce soit. Cette constatation lui avait déplu. Il avait commencé par la question qui l'obsédait depuis tout à l'heure :

« Comment elle va ?

– Pas génial. Un peu mieux que ce matin, je crois. J'ai failli sécher le bahut. Mais elle m'a dit qu'elle avait repris ses médicaments.

– C'est un genre de dépression ?

– C'est pas un genre, non. C'est une putain de dépression, en béton massif.

– C'est à cause de Montpellier ? »

Elle l'avait regardé fixement, avant de répondre :

« On m'a dit que c'était à vous, le chat ? Je l'ai trouvé dans un sac-poubelle. Ça miaulait, alors j'ai ouvert. »

Ulcérée, la boulangère avait glapi :

« Mais pas du tout, mais c'est un mensonge ! »

Victor s'était étonné. Il connaissait la grosse chatte de la boulangère : une persane grise qui aurait eu peine à renier cette descendance.

Le jeune homme avait eu l'air désemparé, triste également :

« Ben, qu'est-ce que j'en fais ? Je peux pas le garder.

– Mais ça m'est égal, moi ! C'est pas mon chat, je vous dis. »

Avant qu'il n'ait réfléchi, Victor s'était entendu dire :

« Donnez-le-moi. Je le prends. »

Ce n'est qu'une fois dehors que Victor avait compris toute l'ampleur de son geste. Ses parents n'aimaient pas particulièrement les animaux, surtout lorsqu'il s'agissait de les nourrir. Il avait inventé différentes versions d'une histoire bouleversante à l'issue de laquelle il avait sauvé le pauvre chaton d'une mort affreuse sous le scalpel des vivisecteurs ou plongé dans de la teinture capillaire, ou infecté par une horrible maladie.

La bouche de sa mère s'était tant serrée lorsqu'elle avait découvert la boule de poils pelotonnée sous son blouson, qu'il avait abandonné toute tentative romanesque pour déclarer platement :

« Je l'ai trouvé dans l'escalier.

– Eh bien, tu l'y remets.

– Je voudrais *vraiment* la garder.

– C'est hors de question. Il n'y a rien de plus malsain qu'un chat, et regarde-moi ces poils ! Ils vont s'incruster dans le velours des fauteuils-poufs, et macache pour les extraire. Victor, obéis, je te prie. »

Victor avait tourné le regard vers son père, qui, fidèle à sa politique conjugale, s'était encore davantage enfoncé derrière son journal. Il avait hésité, sachant qu'aucune tendresse, aucune larme n'attendrait sa mère. Elle avait insisté :

« Allons, Victor, dépêche-toi. Nous sommes vendredi : tes gammes ! »

L'inspiration avait surgi de cette petite valse médiocre qu'il répétait depuis deux semaines :

« Non. »

La mâchoire maternelle inférieure était tombée de surprise et le sourcil trop épilé avait grimpé jusqu'au milieu du petit front plat.

« Pardon ?

– Non. Je ne fais plus de gammes, ni d'encyclopédie, ni de géométrie, ni rien. Ou, alors, je garde le chat. »

Elle avait fondu en larmes, secouant les épaules avec vigueur, hoquetant avec force, pour démontrer, preuves à l'appui, l'ampleur de son chagrin. Elle avait hurlé, geint, prenant le ciel à témoin de son infortune,

frappant sa maigre poitrine en levant vers le plafonnier en fausse pâte de verre un visage ruisselant d'eau. Car Victor avait compris qu'il ne s'agissait pas de vraies larmes. Elle pleurait comme d'autres se mouchent. Mais elle avait cédé. Il avait pris conscience de son pouvoir, et cette révélation l'avait enchanté. Sidonie avait grandi, protégé par le QI de son maître, toisant avec nonchalance cette terne femelle humaine de toute son élégance, son inutilité et sa grâce.

Sa mère était une habituée des scènes, des hurlements et des sanglots dévastateurs, peut-être parce que ses excès vocaux et ses intarissables larmes qui jaillissaient à la commande lui avaient toujours garanti une implacable victoire contre son mari. Pour être tout à fait honnête, Victor devait avouer qu'il avait lui aussi cédé durant plus de dix ans devant ce qu'il nommait « les dérégulations lacrymales maternelles ». Jusqu'au jour où il avait surpris le reflet de l'osseux visage renvoyé par la grande glace ovale de la commode de sa chambre. La scène était finalement fort belle, comme quelques mesures d'une de ces interminables pièces japonaises dont il avait oublié le nom. Sa mère était assise, bien droite et presque immobile. Il la vit se murmurer une litanie de jérémiades, de doléances, réciter une sorte de nomenclature de toutes les méchancetés et pesteries qu'elle avait subies de la part de tous, de tous les malheurs qu'elle n'avait pas encore affrontés mais qui ne manqueraient sûrement pas de l'atteindre.

D'abord, le visage poudré était lisse. Puis le front se ridait et le menton tremblait. Enfin, les épaules tressautaient et un torrent de larmes laissait des sillons à peine rosés sur la poudre plus claire. Soudain, elle s'était mouchée, levée et avait déposé un petit baiser sur le bout de ses doigts qu'elle s'était envoyée dans un souffle, en se contemplant souriante dans la glace.

C'est sans doute à une version un peu différente de cette scène qu'ils avaient eu affaire, un soir de réveillon chez les Vincent. Victor avait tout juste onze ans. Ses parents étaient terriblement flattés de l'attention que leur prodiguaient les Vincent, parce qu'ils étaient riches et qu'ils ne dédaignaient pas en faire étalage. Cette attention se manifestait par quelques invitations en week-end dans une magnifique propriété de Chatou, invitations accompagnées de repas fins et de vins d'autant plus précieux qu'ils étaient gratuits. Enfin presque, sa mère mettant un point d'honneur à offrir à M<sup>me</sup> Vincent un dessus de coussin crocheté pour chaque invitation. Mme Vincent remerciait avec son habituelle gentillesse et montrait inévitablement deux coussins artistement taponnés sur l'un des grands canapés en cuir tabac du salon. Victor avait toujours eu la convic-

tion qu'elle les sortait d'un quelconque fond de placard juste avant leur arrivée et qu'ils y retourneraient dès leur départ. Il s'était également étonné de ce que les Vincent les invitassent toujours seuls.

Les Vincent avaient un fils : Georges, comme son père. Georges avait sept ans de plus que Victor. Georges était d'une inépuisable bêtise, une bêtise acharnée et prétentieuse. En femme avertie, la mère de Victor déclarait le lendemain de chaque invitation : « Je suis sûre qu'elle l'a eu sur le tard. Elle aurait dix ans de plus que ce qu'elle annonce que ça ne m'étonnerait pas. C'est pas à une autre femme qu'on la fait. » La courtoisie, et les recommandations maternelles, exigeaient que l'on fît comme si de rien n'était et que l'on écoutât patiemment les commentaires beaux-fesques et consternants de Georges. Mme Vincent prenait un air distant dès que son fils ouvrait la bouche ; quant à M. Vincent, il claquait la langue, fronçait les sourcils et murmurait : « Dieu qu'il est con ! Mais comment on a fait ! ». Ce jour-là, la soirée avait commencé de façon assez habituelle. On avait plaisanté, trinqué à la future nouvelle année, fait quelques inévitables commentaires sur le temps qui était bien de saison. Puis M. Vincent avait lancé son coutumier : « Allez, allez, je vais escorter la plus jolie femme de la soirée avec ma femme ! », qui lui avait valu un honorable quota de gloussements et donné le signal du repas.

Comment la conversation avait-elle trébuché sur Épicure, Victor aurait été bien en peine de s'en souvenir. Peut-être à cause du vin ? Georges avait levé son verre « au patron des jouisseurs » et Victor s'était alarmé de cette trahison. Il avait ouvert la bouche, failli se raviser, mais sa mère l'avait encouragé : « Oui, mon chéri, vas-y ! » Peut-être se serait-il tu s'il avait compris qu'elle était simplement désireuse de montrer qu'outre une impressionnante collection de coussins crochetés main elle était détentrice d'un rejeon à super-QI. De toute l'inconsciente arrogance de ses onze ans, il avait en quelques phrases bien senties rétabli ce qu'il pensait être une vérité philosophique et historique incontestable. M. Vincent avait conclu cette sortie d'un « Bon sang, mon gars, je t'échange contre deux barils du fils de ma femme ! » qui avait plongé la mère de Victor dans une extase glorieuse et peu discrète. Quant à Mme Vincent, Victor l'avait vu déglutir avec peine pour retenir ses larmes. Elle ne devait jamais leur pardonner, et ils ne furent plus invités à Chatou.

Le même genre de scène s'était reproduit un certain nombre de fois, de temps en temps avec des conclusions moins définitives. Victor avait fini par déterminer qu'il existait toujours un poème, si possible en anglais, un texte latin ou un problème à apprendre la veille d'une invitation. Sa mère se débrouillait pour faire habilement dévier la conversation sur Keats ou Byron, sur ce qu'elle nommait, incapable d'en mémoriser les

noms, *les grands antiques*, ou sur *ce prodigieux Einstein*. Et le petit super-QI se levait, déclamaient, récitait ou démontrait sous les regards attendris, agacés ou jaloux. Une fois son numéro réussi, le petit super-QI pouvait se rasseoir et terminer sa glace ou ses profiteroles.

C'est approximativement à cette époque qu'il s'était attribué clandestinement un surnom : *le petit singe*. Mais quand il s'était demandé ce que devenait un *petit singe* lorsqu'il vieillissait il avait décidé de se murer dans un silence affable mais obstiné en public. C'est sans doute la raison principale qui avait fait basculer sa mère dans une frénésie hurlante qui avait pour objet de le faire plier et qui ne réussit qu'à lui casser les oreilles et les rêves.

Une vague de panique arrêta le mouvement de sa main, et la chatte rouvrit les yeux et le fixa de ce magnifique regard liquide et vide : pourrait-il la garder, où qu'il aille ensuite ?

Victor ne savait pas trop ce qu'il convenait de faire maintenant. Se laver, sans doute, mais le pouvait-il ? L'odeur ferrugineuse et fade qui se dégageait de ses vêtements commençait à l'écoeurer et il avait dû repousser Sidonie qui tentait de le lécher. Fallait-il prévenir quelqu'un ? Il aurait dû se renseigner. Écrire une lettre, peut-être ? Mais pour quelle raison, et à qui ? Était-il souhaitable qu'il se justifie ou du moins s'explique ? Sans doute, mais pour expliquer véritablement ce qui venait de se produire il aurait fallu remonter au tout début, décortiquer l'agencement des choses les unes avec les autres, chercher – pourquoi pas ? – une logique ou du moins un lien de causalité. Bref, pratiquer une autopsie, pour une fois véritable, puisque le terme, dérivé du grec *autopsia*, signifiait « vision de ou par soi-même ». Victor trouvait au demeurant exaspérant qu'il soit employé avec tant d'ambiguïté pour désigner un acte qu'on eût mieux fait d'appeler « nécropsie », peut-être ? Il ne pensait pas en avoir le temps. Et puis, pour être parfaitement franc, son écriture grêle et mièvre lui avait toujours déplu.

Il se leva et se rendit dans la salle de bains, pour s'y laver au moins les mains. Par la petite fenêtre haute, il aperçut un gros cumulus qui se rétractait et se contractait comme un grand cœur au ralenti. Il crut presque sentir ce pouls puissant remonter de sa gorge vers sa tempe gauche, et une migraine explosa puis s'épanouit dans la moitié de son encéphale. Il connaissait bien cette sensation, d'abord presque agréable parce qu'il avait l'impression de rencontrer son cerveau, de le sentir, puis insupportable jusqu'à la nausée. Sa mère disait toujours d'un ton docte que c'était normal, que « les gens très intelligents ont toujours mal à la tête, à cause de l'influx nerveux qui finit par surchauffer les neurones ». Mais sa mère était si sotte...

Victor ouvrit l'armoire de toilette scellée au-dessus du lavabo et avala des cachets. Il revint s'asseoir à côté de Sidonie, qui l'attendait en se nettoyant mollement l'intérieur d'une cuisse.

Quand les choses avaient-elles bifurqué de façon si radicale qu'elles ne pouvaient plus que sécréter ce qui venait de se produire ? Il y avait beaucoup pensé, pas simplement aujourd'hui, mais bien avant. Était-ce à cause de Clotilde, de cette conversation maladroite qu'il avait surprise, de cette scène il y a quelques années chez les Vincent ? Il n'en était pas certain, pas plus du reste qu'il ne se sentait autorisé à conclure qu'un événement particulier était à l'origine de cette cascade de réactions qui devait aboutir à aujourd'hui, une heure plus tôt. Il était cependant indéniable que ce qu'il avait baptisé « l'affaire Sidonie » avait pesé d'un poids déterminant.

Il avait soif, très soif, mais il ne se sentait pas le courage d'aller dans la cuisine. Il aurait dû boire dans la salle de bains, tant pis. Il avait la flemme de se relever. Le regard de Victor s'attarda sur le gros poste de télévision et sur le petit verrou qui lui en avait interdit l'utilisation durant des années. Cette clef l'avait terriblement frustré, agacé, mais maintenant il s'en fichait ; mieux : sa familiarité était rassurante. Le poste trônait sur une table en acajou verni dont les pieds fluets donnaient à l'ensemble une silhouette incongrue et très laide. Du reste, tout était très laid ici, mais il ne l'avait compris qu'en allant rendre visite à Clotilde.

Tout était à la fois étriqué et prétentieux : la table ovale en acajou verni protégée d'une épaisse plaque de verre – « c'est du vrai style », disait sa mère – et les deux fauteuils-pouf en velours sang-de-bœuf au dossier protégé de macassars crochetés par l'habileté maternelle. Car sa mère savait crocheter, c'était indubitable. Elle en avait amplement fait la démonstration, déclinant jusqu'au surréalisme les deux points qu'elle maîtrisait le mieux. Il n'était pas d'œuf coque qui échappât à son petit bonnet isotherme en reste de coton rose ou bleu, un *egg-caddy* en quelque sorte. Elle terminait ces préservatifs à coquetiers d'un pompon miniature qu'il convenait de tirer pour fracasser ce qui finissait par ressembler à un minuscule crâne chauve. Une de ses bourrasques créatrices s'était concrétisée par la confection d'une sorte de petit chapeau, orné de fleurs et d'un rebord à godets, dans lequel on dissimulait le rouleau de papier hygiénique que l'on emmenait en voyage. Victor avait bien senti qu'il commettait un impair le jour où il avait remarqué que cette création était superflue puisque tout le monde savait ce que cachait le petit chapeau qui trônait sur la plage arrière de la voiture.

Le regard de Victor remonta vers les appliques godiches en forme de fleur de lys. Sa mère précisait toujours « avec des tulipes en lys », et cette association botanique exaspérait Victor. Une moue de dégoût lui vint

lorsque son champ de vision croisa les larges embrasses pédantes des doubles-rideaux. La porte-fenêtre écrasée ressemblait presque à un judas, tolérant avec parcimonie un coin de ciel. Victor fit un effort pour se concentrer sur lui-même.

Il s'était rendu compte assez rapidement qu'il n'était pas comme les autres. Ce que ses parents – car, si falot qu'il ait été, son père faisait maintenant sa véritable entrée en scène – avaient baptisé « son-incontestable-supériorité » l'avait d'abord bouleversé et effrayé. Cette rapidité intellectuelle, cette mémoire vorace comme une éponge l'avaient progressivement séparé de tous ses camarades, qu'il agaçait et intimidait à la fois. Si, tout d'abord, ses instituteurs avaient été attirés par cette intelligence, nombre d'entre eux avaient fini par ne plus pouvoir le supporter parce qu'il intervenait sans cesse en posant des questions inopportunes et « hors sujet ». C'est du reste à cette occasion que Victor avait compris qu'une question n'est jamais aussi *hors sujet* que lorsqu'on ignore la réponse, surtout quand cette ignorance a pour témoin trente paires d'yeux sans concession. Il avait donc opté pour une retraite prudente dans sa tête et au fond de la classe, prudente mais somme toute reposante. Cette différence qu'il avait d'abord considérée comme une punition finissait par devenir un magnifique outil de paresse. Il convient de préciser que la paresse de Victor n'avait rien de vide ou d'inutile, du moins selon lui. C'était comme un grand navire qui le portait mollement sur des rêves sans fin, des aventures échevelées qu'il visionnait dans son cerveau, souriant et avachi devant sa table.

Cette année-là, c'était au mois de mai, le coude pointu de quelqu'un lui avait cogné le flanc et une main maigre avait poussé devant lui un petit bout de papier quadrillé plié en quatre. Lorsqu'il l'avait ouvert, Victor avait été choqué par le message : FERME LA BOUCHE, T'AS L'AIR D'UN VRAI CON COMME ÇA.

Il s'était retourné, offusqué, et avait découvert Clotilde, assise à côté de lui. La chose l'avait assez surpris puisque plus personne ne s'installait à côté de lui depuis des années. En plus, il n'avait même pas senti sa présence.

L'insistance avec laquelle Clotilde s'était imposée dans son univers l'avait d'abord agacé, d'autant qu'elle lui avait avoué en éclatant de rire qu'elle le trouvait « un brin pimbêche et chichi-pompon ». En plus, elle avait deux ans de plus que lui. Elle chuchotait sans cesse, gloussait sans qu'il comprît pourquoi, et le comblait de petits cadeaux : un ourson en guimauve, mou d'avoir séjourné dans sa paume depuis la boulangerie, un CD de musique – « de hurleurs », comme disait sa mère – qu'il jetait une fois



sorti du lycée, parfois même des magazines vidéo ou informatiques. L'obsession riieuse de Clotilde lui avait d'abord valu une modeste place dans la vie de Victor, qu'il lui avait concédée plus par lassitude que par réelle envie. Ce strapontin sentimental valant quelques récompenses, Victor avait toléré que Clotilde puisât son inspiration en copiant ses devoirs. D'une infamante avant-dernière place, Clotilde s'était hissée jusqu'à une convenable moyenne. C'est ainsi que Victor avait été invité à déjeuner chez la mère de sa copine. Il avait insisté pour un déjeuner, puisque sa mère travaillait et qu'elle n'aurait jamais toléré qu'il aille dîner chez quelqu'un sans elle. Lorsqu'elle avait ouvert la porte, Victor avait été suffoqué par la beauté de la mère de Clotilde. Elle avait de grands yeux bridés vers les tempes, des yeux qui vous transportaient sur l'instant en Asie, mais des yeux d'un bleu magique. Elle avait ramassé ses longs cheveux blond-roux en un vague chignon et une grosse épingle en bois sombre les disciplinait à peine. Elle était vêtue d'une grande chemise d'homme d'un bleu tendre qui soulignait un long cou pâle et d'un pantalon noir et ample. Comble de l'excentricité, elle marchait pieds nus – et il gloussa en songeant à l'effet qu'auraient eu sur elle les mules matelassées à petits talons de sa mère. Victor avait constaté avec stupeur que Clotilde appelait sa mère par son prénom, Léonora, aussi avait-il abandonné, dès qu'elle le lui avait demandé, le « madame ».

Ils s'étaient assis par terre autour d'une table basse dont le panneau de chêne était fendu sur toute la longueur. Cette blessure irrégulière qui striait le bois nu, poli de cire et d'usage, avait attendri Victor. Un peu gauche, il avait demandé :

« C'est du style ? »

Léonora, et c'était sans doute le plus beau prénom de la Terre, avait ri doucement, la tête inclinée vers son épaule et répondu :

« Sans doute pas, ou alors il est bien confus. Je l'ai achetée dans une brocante aux environs de Montpellier. (Elle avait paru hésiter un instant, puis achevé dans un murmure :) Nous habitons Montpellier, avant...

Elle se tenait le dos contre le canapé, une sorte de longue banquette recouverte de tissus indiens mordorés. Victor l'avait contemplée tout le repas, charmé par les quelques taches de rousseur qu'il avait découvertes sur le haut de ses pommettes, souriant de ses phrases qu'elle ne terminait presque jamais. Léonora se moquait d'elle-même en haussant lentement les épaules. Elle sautait du coq à l'âne, parlait de tout et de rien avec la même vitalité, le même engouement. Clotilde lui répondait comme on sourit, avec une connivence et une sorte de tendresse maternelle qui avaient étonné Victor. Et durant ce repas de pâtes à la sauce tomate et de biscottes un peu molles Victor avait appris que, lorsqu'elles cessent d'être raisonnables et adéquates, les choses peuvent devenir très drôles et même enivrantes.

De retour au lycée, l'après-midi avait passé dans un surprenant brouillard très doux et complice. Le soir, il était rentré précipitamment chez lui après les cours pour jeter dans le vide-ordures l'escalope-de-dinde-petits-pois-yaourt du mardi. Sa mère était rentrée une heure plus tard et avait, comme tous les mardis soir, ouvert l'encyclopédie en douze volumes qu'elle lui avait offert pour son quatrième anniversaire. C'est ainsi que Victor s'était rendu compte qu'il jouissait d'une autre faculté. Il parvenait à retenir les trois pages habituelles sans en comprendre un traître mot, en focalisant toute sa concentration sur le seul souvenir qui lui importât : le déjeuner. Le film de son souvenir avait défilé un nombre incalculable de fois. Au fur et à mesure des répétitions, sa mémoire avait fini par ne conserver que les gestes, les odeurs, les sons de Léonora, transformant Clotilde en une vague silhouette.

Clotilde, parce qu'elle était si indissociable de Léonora, avait su grignoter ses dernières réticences et s'imposer comme une nécessité. À l'époque, il n'avait toujours pas parlé d'elle, et encore moins de Léonora, à ses parents. Il se demandait aujourd'hui si ce silence avait été pudique ou méfiant.

Il s'était retenu quelques jours de questionner Clotilde au sujet de Léonora, puis, n'y tenant plus, était parvenu à trouver une formulation assez vague et banale pour n'être pas suspecte :

« Elle est sympa, ta mère. »

Clotilde l'avait regardé, et un gentil sourire avait remplacé le petit rictus tendu de dure qu'elle adoptait en général :

« Ouais, super-sympa. C'est quelqu'un de génial. Et puis, elle va bien, en ce moment. »

Victor avait affiché un désintéret poli et posé la question qui lui brûlait les lèvres :

« Elle a été malade ? »

Il l'avait sentie se raidir comme si elle se tassait sur elle-même :

« Ça va mieux, je te dis. »

Et Victor avait remis à plus tard les innombrables questions qu'il ressassait depuis trois jours.

Victor avait été à nouveau invité chez Léonora. Il lui paraissait de plus en plus inacceptable de devoir toujours partir de chez les deux femmes, une fois le déjeuner terminé. En toute logique, il ne comprenait pas l'utilité de rentrer chez ses parents. Il avait réfléchi, trouvant des solutions à chaque problème. Léonora aimerait Sidonie puisqu'elle aimait les animaux, il pourrait ainsi aider plus efficacement Clotilde, ce n'était pas une portion supplémentaire de riz ou de pâtes qui alourdirait le budget de la famille puisqu'il semblait que mère et fille ne se nourrissent de presque

rien d'autre, et dans un peu moins de deux ans il pourrait trouver un petit job pour les aider. Mais pour Victor ce nécessaire déménagement représentait l'unique solution viable. Il s'agissait en quelque sorte de s'accorder une dimension supplémentaire. En effet, il avait passé les quinze premières années de sa vie dans une monotonie si géométriquement plate que seul un plan à deux dimensions pouvait la supporter. Il se proposait de retrouver la pleine possession de sa troisième dimension : l'épaisseur et peut-être même cette évasive quatrième dimension qu'il définissait, quant à lui, par un état de lumière et, par voie de conséquence, de silence. En réalité, Victor n'aimait pas tant le silence que l'absence de bruits superflus et criards. Le bruit, par exemple, que produisait sa mère lorsqu'elle parlait, ou plutôt enchaînait des mots bruyants les uns derrière les autres, puisqu'elle n'avait, semblait-il, pas encore compris que le langage n'est pas seulement un meuble, mais un vecteur et un prolongement de la pensée. Ainsi, Léonora parlait, et, dans une moindre mesure, Clotilde. Même Sidonie savait parfois parler, sans mot. Certes, dans le cas du petit félin paresseux, il s'agissait de sons primaires mais que leur codification pouvait permettre d'associer à une forme embryonnaire de langage. C'était du moins la conclusion à laquelle en était arrivé Victor.

Il avait réfléchi à son projet durant des semaines, peut-être même des mois, pour aboutir à une incontournable étape : familiariser ses parents avec Clotilde, puis doucement amener Léonora. Il avait donc commencé par touches brèves, infimes anecdotes scolaires, parsemées de quelques « Clotilde m'a dit que... », ou « Clotilde a vu le film et... » qui n'avaient pas provoqué de grandes émotions maternelles. Quant à son père, il fixait le pli des lèvres de sa femme pour savoir l'attitude qu'il convenait d'adopter. Encouragé par cette absence d'opposition, il avait avancé de la sorte, à menus riens, vers son état de lumière pour lequel il éprouvait maintenant une véritable fringale. Était arrivé le grand jour : l'estocade du petit singe. La fringale justifiant selon lui cette basse perfidie, il avait attaqué sa mère à son point faible, un samedi matin :

« Mais tu sais bien, maman, Clotilde ! Je t'en ai parlé. Sa mère est désespérée par ses résultats scolaires. Alors, bien sûr, elle est très reconnaissante que je l'aide. »

Une lueur méfiante avait succédé à l'éclair victorieux qui avait brillé dans le regard maternel :

« Oui, mais il ne faut pas que tu te laisses retarder par les moyens. Tu es au-dessus de tous, Victor, ne l'oublie jamais. Rien ni personne ne doit jamais te retenir. »

Il le savait, puisqu'elle le lui répétait avec une admirable constance depuis quinze ans, et c'était précisément pour cette raison qu'il voulait partir.

Le petit singe était revenu à la charge avec prudence et obstination jusqu'au jour de la victoire où, enfin, Clotilde avait été invitée à goûter un samedi après-midi. Ces quelques heures s'étaient, somme toute, assez bien passées grâce aux innombrables recommandations préalables de Victor. Lorsqu'il l'avait raccompagnée en bas de l'escalier, Clotilde avait conclu d'un :

« Pauvre vieux. Putain, ça craint un max, chez toi ! »

En dépit d'une formulation qu'il jugeait un peu abusive, Victor avait trouvé que Clotilde manifestait un indiscutable don pour la synthèse.

Les choses s'agençaient assez bien et la feinte mièvrerie de Clotilde avait fini par séduire le rictus maternel. Victor s'était donc attelé à la deuxième phase de son plan : pousser la dame blanche, Léonora. Sa mère ayant une aversion systématique pour toutes les femmes plus jeunes, plus jolies, plus drôles, plus intelligentes qu'elle, ce qui représentait une colossale population, les choses exigeaient une subtilité sans faille. Pourtant, la curiosité l'avait emporté finalement sur la jalousie et Léonora avait été invitée à prendre « un doigt de porto ». L'émoi de Victor était à son comble et il n'en dormit pas la nuit précédente. Il était hors de question de recommander à Léonora de jouer les idiotes et de se grimer en laide, elle ne saurait pas, ne pourrait pas. Sa mère avait lancé son invitation pour un jeudi soir, à sept heures, parce que « on n'a pas à garder les gens à dîner, le lendemain tout le monde travaille ».

Victor avait vécu les préparatifs de la cérémonie du « doigt de porto » dans une espèce de transe, manquant fondre en larmes à la vue des quelques cacahuètes qui nageaient, perdues au milieu d'une petite soucoupe. Il avait suggéré dans un murmure que l'on ajoute quelques chips, mais sa mère avait rétorqué sèchement : « J'espère que ces femmes ne viennent pas pour s'empiffrer », aussi n'avait-il pas insisté. Lorsque la sonnerie aigre de la porte avait retenti, Victor avait cru qu'il allait vomir son cœur tant il lui remontait dans la gorge. Faisant un effort surnaturel, il était parvenu à se lever du fauteuil-pouf pour déclarer à son père, qui d'ailleurs ne manifestait aucun désir d'accueillir leurs invitées : « J'y vais ! ». Sa mère était sortie précipitamment de la cuisine pour prendre sa place debout devant le canapé, les mains jointes sur son ventre creux. Il avait retenu son souffle et ouvert la porte. Elle était lumineuse et, lorsqu'il avait enfin respiré bouche ouverte, il avait eu l'impression d'avaler tout un éclat de lumière. Il les avait conduites jusqu'au « grand salon », comme l'avait baptisé sa mère, par opposition à rien du tout puisque l'appartement n'en renfermait qu'un. Victor avait fait les présentations, demeurant debout, déchiré entre sa terreur d'un échec et son envie de sourire de tout, bouleversé parce que la hideur de la pièce était comme phagocytée par le rayonnement de Léonora. Celle-ci s'était installée sur

le canapé, et immédiatement Sidonie avait été contre elle, le menton posé sur sa jupe à plis. Victor avait adoré le geste machinal de la longue main sur laquelle s'allumait une grande bague ovale en ambre, qui se posait sur la chatte, la caressait comme si elle avait toujours été là. Sa mère avait froncé les sourcils et sifflé :

« Cette bête est insupportable. Poussez-la, ma chère ! »

– Non, laissez. J'aime beaucoup les animaux.

Clotilde avait-elle « briefé » sa mère et l'avait-elle encouragée à « putasser » comme elle disait, toujours est-il que « le doigt de porto » fut un enchantement. Léonora s'était lancée dans un éloge flamboyant de Victor qui avait fait venir les larmes aux paupières maternelles. Elle avait remercié, vanté, célébré les « invraisemblables capacités intellectuelles » avec un charme, une douceur si convaincante que la mère de Victor, subjuguée, l'avait écoutée presque dévotement et avait conclu d'un :

« Vous savez, j'ai toujours pensé que les gènes y étaient pour quelque chose.

– Oh ! sans doute, oui ! Mais c'est un matériau brut qu'il faut savoir orfévrer », avait répondu Léonora, suave.

Victor, essoufflé d'admiration, s'était demandé si elle avait longuement répété toutes ces conneries avant de venir ou si elle avait pour le théâtre un don inné.

Après leur départ, la mère de Victor avait résumé cette glorieuse prise de contact au profit de son mari, qui attendait le diagnostic de sa femme pour réagir de façon appropriée :

« Eh bien, vois-tu, Jacques (car son père s'appelait Jacques), voilà ce que j'appelle une femme sensée. Elle est lucide. Tu sais, moi, les mères qui croient avoir pondu la colonne, je trouve cela d'un grotesque. »

Rasséréné parce qu'enfin il savait quoi répondre, il avait déclaré, péremptoire :

« Ah oui, Suzanne ! C'est exactement ce que j'allais dire : une femme lucide ! »

Victor n'en croyait pas ses oreilles. Du coup, il lui avait semblé que la masse d'aigreurs, pour ne pas dire de rancunes, qu'il avait accumulées contre ses parents fondait substantiellement.

À force de subtilités, de questions biaisées, il avait fini par apprendre dans les jours qui suivirent que Léonora avait été libraire non loin de Montpellier. Il crut comprendre qu'elle avait vendu sa librairie en catastrophe à la suite d'un « problème nerveux ». Il n'avait rien pu tirer d'autre de Clotilde, si ce n'est qu'elle n'avait pas connu son père, mais qu'elle avait une super-chouette grand-mère, la mère de Léonora.

Il y eut deux autres « doigts de porto » tout aussi concluants au cours des deux mois suivants, qui devaient les mener aux vacances scolaires. Victor piaffait d'impatience, car l'éclatant symbole qui, selon lui, permettrait de passer à la phase trois était une invitation à dîner. Cependant, cette série d'apéritifs était suffisamment inhabituelle pour constituer un excellent présage et il rongea son frein avec diplomatie.

La perspective de deux mois de vacances bretonnes, le premier spécifiquement maternel, le second massivement parental, n'enchantait pas Victor. D'autant que Sidonie détestait cet interminable voyage qu'elle passait couchée dans sa cage, marquant ensuite sa désapprobation par un mutisme obstiné et hautain qui pouvait durer deux jours. S'y surajoutait cette année-là l'étrange douleur du manque de Léonora. Ce chagrin silencieux ne devait pas le quitter au cours des quatre premières semaines, l'accompagnant partout, grimant à marée basse les rochers avec lui. Il l'occupait lorsque Victor faisait semblant d'écouter sa mère, couvrait le cri âcre des mouettes qui piquaient vers les dunes, s'inscrivait entre les lignes de ses cahiers de vacances studieuses. Sa mère entendait qu'il conforte une avance scolaire substantielle qui le séparait déjà de plus de deux ans du reste de la meute de ses camarades, encore que le terme « camarade » ne décrivît dans son cas qu'une proximité topographique.

« Qui n'avance pas recule, c'est fatal, mathématique quasiment », déclarait sa mère, un index tendu vers le ciel comme un paratonnerre.

Elle scrutait la plage, tirant vers elle Victor dès qu'un autre jeune menaçait de s'approcher de lui, sifflant à son oreille « il ou elle va te retarder », comme si la normalité ou le retard scolaire était une maladie terriblement contagieuse. Lorsque Victor avait demandé : « Me retarder pour où ? », elle avait crispé les lèvres en cul de poule et répondu :

« Je me comprends. N'oublie jamais, tu m'entends bien, n'oublie jamais, donc, que tu es très supérieur à tous les autres. »

Les vacances s'étaient donc écoulées, monotones et ennuyeuses jusqu'à la démesure. Victor, pourtant, avait fait des efforts en tentant de reprendre à zéro une passion quelque peu avortée pour la collection d'anémones de mer, poussant la détermination jusqu'à faire le siège d'un pharmacien de Quimper pour qu'il lui recopie l'analyse minérale de l'eau de mer. Il n'en demeure pas moins que les anémones en processus de domestication avaient crevé, finissant par dégager une telle odeur de pourriture marine qu'il avait dû les jeter, non sans un certain soulagement. Sa mère avait mis à profit ce rapprochement géographique avec son fils et leur isolement pour « réfléchir à ce qu'il souhaitait faire plus tard », c'est-à-dire le convaincre à l'usure qu'il voulait « faire l'ENA » ou,

au pire, Polytechnique. Elle avait prévu une retraite peu glorieuse « aux Ponts » en cas d'échec total. Victor, pour une fois, s'était abstenu de toute répartie caustique dans le genre « Mais ce n'est pas un métier, c'est une école ! », d'une part parce que la causticité passait très au-dessus du cerveau maternel mais aussi parce qu'il tenait à ce que son humeur un peu moins acariâtre persiste et bénéficie au rapprochement avec Léonora. Il passerait son bac l'année suivante et, dans trois ans, il était majeur.

Comme il fallait s'y attendre, l'ennui répétitif de ces jours qui passaient et se ressemblaient tous connut une nette inflation à l'arrivée paternelle. Malheureusement, et qui eût cru que cet adverbe pourrait un jour s'appliquer à la courte survie d'un ennui, il devait être bref.

Victor joua avec les petites oreilles veloutées et arrondies de Sidonie, qui inclina la tête sur le côté en ronronnant de plus en plus fort. Il se souvenait de cette scène comme si c'était hier, avec la même crispation juste sous le sternum, la même envie de pleurer.

Depuis deux jours qu'il était arrivé, son père se promenait en rond dans le gîte rural qu'ils louaient tous les ans, la mine gourmande comme s'il suçait un caramel, l'œil pétillant de malice comme s'il ressassait l'excellente blague qu'il allait leur conter. Les joues de cet homme à la pâleur presque grise, avaient rosi lorsqu'il avait déclaré soudain en se redressant :

« Victor, monte dans ta chambre, (puis, d'un ton théâtral :) ta mère et moi devons causer. »

Sur le coup, Victor s'était demandé s'il avait une maîtresse, s'il quittait le foyer. Le burlesque d'une telle hypothèse l'avait rapidement convaincu qu'il s'agissait d'autre chose. Sa mère, pressentant quelque drame qui lui offrirait une opportunité unique de déverser des torrents de sanglots, s'était levée d'un hideux fauteuil en tapisserie pour déclarer :

« Eh bien, Victor, tu as entendu ton père (puis, une main sur le sein, les yeux écarquillés et déjà pleins de larmes :) Mon Dieu, Jacques, que ce passe-t-il ? »

Victor était monté, avait ouvert la porte de sa chambre pour pouvoir la claquer, mais il était resté accroupi en haut de l'escalier. Son père avait commencé d'un ton vibrant de triomphe et de quelque chose que Victor avait fini par identifier comme étant de la pure méchanceté.

« Je te le dis, Suzanne, j'ai toujours senti que quelque chose clochait chez cette femme. C'est que j'ai du pif, tu le sais, ça, que j'ai du pif.

– Ah ! mon Dieu, Jacques, mais que me dis-tu !

– Attends, attends, tu vas voir ! Tiens-toi bien. D'abord, c'est une fille mère, le père de Clotilde s'est tiré vite fait. A mon avis, le bonhomme a dû

vite comprendre qu'il n'avait pas décroché la timbale. En plus, c'est même pas sûr que la gosse soit de lui. Ça, y'a que les bonnes femmes qui savent, je dis pas ça pour toi, bien sûr. Elle a vendu une librairie qu'elle avait dans le Sud pour une bouchée de pain, et une belle librairie à ce qui paraît. Et tu sais pourquoi ? »

Haletante, sa mère avait presque crié :

« Non, non, dis-moi !

– Pour fuir le scandale, voilà pourquoi.

– Oh ! mon Dieu, vite, quel scandale ?

– Elle tripotait les gosses ! »

Victor avait failli s'affaler en haut de la rampe et un léger décalage avait précédé la réponse de sa mère :

« Quoi ?

– Tu m'as bien entendu, Suzanne : elle tripotait les gosses ! Ah ! c'est dégueulasse !

– Mais comment as-tu appris cela ? »

Victor ne s'était pas étonné qu'elle ne mette pas une seconde en doute cette monstrueuse accusation, pourtant il lui fut vaguement reconnaissant de ne pas poser cette question de son habituel ton ravi.

« C'est par Bernard, tu sais, le prof de gym qu'avait Victor l'année dernière et qui est un ancien copain de régiment. Je l'ai rencontré par hasard au tabac il y a deux jours. C'est une source sûre, puisqu'il le tient lui-même d'une prof de français du lycée qui était en poste à Montpellier au moment du scandale. Paraît que ça avait secoué les gens du coin.

– Ah ! il y a de quoi ! Mais quelle, mais quelle...!

– ... Salope ! Tu ne peux pas le dire, Suzanne, mais, moi, je suis un homme, et j'ai pas peur de le dire. C'est moche pour la gosse. Quand tu penses que des salopes comme ça ont des enfants alors qu'il y a des gens bien qui peuvent pas ! Remarque, d'un autre côté, les chiens font pas les chats et, si ça se trouve, la gamine ressemble à la mère.

– Ah ! mon Dieu ! Et Victor ? Il est si naïf. Tu sais bien, Jacques : ce genre de développement intellectuel s'accompagne souvent d'une immaturité psychologique chez les garçons. Et si cette femme... Je n'ose pas y penser. Ah non ! Je vais lui interdire de les revoir, surtout elle ! »

Il avait semblé à Victor que l'air faisait défaut en haut de cet escalier depuis un moment. La tête lui tournait, et il était incapable d'aligner deux pensées cohérentes. Il avait fait un gigantesque effort pour se relever sans bruit et se traîner jusque dans sa chambre. Des hoquets de plus en plus rapprochés lui avaient coupé le souffle et il avait suffoqué, plié en deux sur son lit. Une boule dure s'était formée dans sa gorge, grossissant comme un gros crachat, et lorsque enfin une quinte de toux l'avait expulsée il avait fondu en larmes. Il était resté ainsi, couché sur le dos, les bras



repliés sur son visage, s'étonnant de ce que les larmes qui s'écoulaient en suivant le sillon de ses paupières empruntent toujours la même direction, dévalent vers ses oreilles en se rafraîchissant progressivement. Il avait ouvert la bouche pour respirer profondément parce que son nez était bouché. Une écharpe chaude et tendre s'était alors enroulée autour de sa gorge et Sidonie s'était faite légère pour ne pas l'étouffer. Le murmure de la grande persane, qui n'était pas vraiment un ronronnement mais plutôt un son qu'elle produisait pour lui faire savoir qu'elle était là, avait apaisé progressivement les sanglots de Victor. Lorsque, enfin, il avait ouvert les yeux, il avait plongé dans ce regard bleu, silencieux et mouvant, qui l'accueillait.

Ce qu'il devait ensuite nommer « la conversation de Quimper » devait encore durer deux heures. Il s'était interdit d'imaginer les innombrables répétitions, déformations, suggestions qui occupaient le bas pendant tout ce temps. Quant à lui, il ne pensait rien. Lorsqu'il était descendu pour dîner, il s'était recomposé, s'aidant du silence qui avait envahi le moindre recoin de son corps, pénétré dans chacune de ses cellules. Il avait mangé sans regretter, pour une fois, la sécheresse des plats maternels puisqu'il semblait qu'elle cuisinât comme ses membres, nerveux, secs et arides.

La nuit, une nausée violente l'avait précipité dans la salle de bains. Il avait vomi, et vomi encore, jusqu'à ne plus rien vomir qu'une sorte de salive diluée qui prenait des reflets rosâtres contre l'émail blanc de la cuvette. Il devait être malade comme un singe toute la nuit et découvrir du même coup la souffrance.

Le lendemain, il avait décidé que sa tête abriterait un vide indolore jusqu'à leur retour à Paris. Il ne savait pas ce qu'il ferait alors, ni même s'il ferait quelque chose. Pourtant l'ombre tenace de Léonora l'accompagna durant les trois dernières semaines de vacances, pourtant il ne douta jamais que son sourire était magique. Il n'avait pu déterminer ce qui l'emportait chez lui de la rage d'avoir été, en quelque sorte trahi, ou de cet imprécis dégoût qu'il ressentait lorsque ce genre de relation était évoqué.

Il lui avait progressivement semblé que les hurlements et les vagissements maternels n'avaient jamais été si stridents, continus, mais peut-être était-ce parce que Léonora était parvenue à les assourdir, avant.

L'année de terminale avait commencé comme une sorte de désert. Il avait décliné, à deux reprises, l'offre de déjeuner de Clotilde, qui avait conclu :

« Putain, mais t'es d'un maussade, mon pote ! C'est la gourme ou quoi ?

Enfin, il s'était décidé, et, sachant le cours de gymnastique de ce mercredi, il avait sonné chez Léonora. Elle avait eu l'air surprise mais ravie de sa visite et n'avait pas commenté son absence de trois mois. Elle portait un caleçon de danseuse noir et une ample chemise blanche par-dessus.

« Rentre, Victor. Tu veux un thé ? »

– Non. C'est quoi, cette histoire de Montpellier ? », avait-il demandé brutalement, parce qu'il avait peur de fondre en larmes.

Léonora avait fermé les yeux, et son soupir était descendu jusqu'à ses épaules :

« Ce n'est pas possible. Ça ne cessera jamais, avait-elle murmuré.

– C'est vrai ? »

Elle avait rouvert les yeux et demandé d'un ton très doux :

« Qu'est-ce que tu en penses ? »

Soudain hargneux parce que la boule recommençait à grossir dans sa gorge, il avait jeté :

« C'est un peu facile comme pirouette, non ? »

– Non, rien n'a été facile. Tu l'as cru, n'est-ce pas ? »

– Dis-moi la vérité, Léonora. »

Il avait vu le regard devenir liquide, et elle avait dit en baissant la tête :

« Si. Tu les as crus, ou du moins as-tu douté. Je le vois à tes yeux. (Elle avait regardé par-dessus sa tête et continué doucement :) Sors d'ici, Victor, maintenant. Ne reviens pas, n'est-ce pas ? Plus jamais ! »

Elle l'avait poussé gentiment jusqu'à la porte, et il s'était retrouvé comme un con, le dos plaqué contre le panneau de bois laqué bleu marine. La seule pensée qui lui avait traversé le cerveau à cet instant, c'était qu'il venait de tout perdre d'elle, à l'exception d'une *Anthologie de la poésie féminine française* qu'elle lui avait prêtée avant les vacances.

Le lendemain, pendant la pause où les lycéens s'agglutinaient autour des deux percolateurs du petit bâtiment en préfabriqué qui avait poussé au milieu de la cour, Clotilde avait marché sur lui, poings fermés :

« T'es vraiment une tache de beauf, Duconnard ! C'est génétique, la connerie et la malveillance, chez vous ? »

Et elle avait cogné, de toute sa force et de tout son chagrin, et Victor s'était laissé faire, sans bouger, sans riposter, sans reculer ; d'abord parce qu'il ne savait pas comment la maîtriser et ensuite, surtout, parce qu'il avait l'impression que c'était Léonora qui le frappait, qui se vengeait, et qu'il le voulait.

Quelques jours s'étaient encore écoulés, tendus d'une sorte de douleur confuse mais tenace. Même sa paresse, même ses interminables rêves éveillés dont il avait espéré une action thérapeutique fuyaient

devant le vide de sa tête, qui finissait par ressembler à un immense hall de gare ouvert à tous les sons maternels. Ce vilain contralto nasillard lui collait la migraine. Cette nuit-là, il s'était réveillé vers minuit, les tempes vibrantes des pulsations de son sang. Il avait ravalé avec peine la salive qui s'était accumulée dans sa bouche, repoussé Sidonie et s'était levé sans bruit pour chercher des comprimés dans la salle de bains. Un son étonnant l'avait arrêté devant la chambre parentale : comment une gorge humaine pouvait-elle produire ce murmure glapissant, ou ce glapissement murmuré ? Il avait écouté le débit insistant de sa mère :

« Mais non, Jacques, il faut être raisonnables. Bien sûr, on ne peut pas demander cela au docteur Delbart. D'abord, le cabinet est à cent mètres, et puis M<sup>me</sup> Leprince est cliente. Tu sais comment sont les gens, médisants et mesquins ! »

Le docteur Delbart était le vétérinaire de Sidonie, et M<sup>me</sup> Leprince une des voisines les plus bavardes de l'immeuble. Alors que les petits échanges entre ses parents ne présentaient pas le moindre intérêt pour lui et qu'il se « débranchait » en général, comme disait Clotilde avant qu'elle ne le déteste, Victor avait plaqué son oreille contre le panneau de la porte de la chambre. Sa mère avait emmené Sidonie chez le vétérinaire, deux jours auparavant, pour ses rappels de vaccins, et, soudain, Victor avait été terrorisé à l'idée que peut-être la chatte se mourait d'une incurable maladie qu'on lui avait tue pour ne pas le peiner. Il avait entendu avec difficulté le murmure indécis de son père :

« Oui, mais, et Victor, qu'est-ce qu'on va lui dire ?

– Oh ! Écoute, Jacques, avait rétorqué sa mère d'un ton déjà excédé, Victor a quinze ans, il n'a plus besoin d'un animal pour lui tenir compagnie. D'autant que cette bête a neuf ans. Elle a fait son temps. Et puis, que veux-tu, une gingivite chronique, ça veut dire une visite bimensuelle chez le vétérinaire, plus les médicaments. Peut-être même une extraction dentaire. Je préfère que ça reste dans notre poche plutôt que dans celle du vétérinaire ou du pharmacien. Ils ont des produits fulgurants, maintenant. C'est très rapide, et les animaux ne souffrent pas.

– Tu as peut-être raison, Suzanne. Et puis, c'est une contrainte, un animal.

– Je ne te le fais pas dire, Jacques. »

Victor était resté pétrifié durant quelques instants, se demandant si tout cela n'était pas un cauchemar, s'il avait bien compris que sa mère organisait le meurtre de Sidonie – puisqu'il ne peut y avoir euthanasie que lorsqu'il y a souffrance.

Il avait rejoint Sidonie, qui l'attendait calmement, couchée sur l'oreiller posé à côté du sien, les pattes élégamment repliées sous elle. Il avait cherché, le reste de la nuit, une solution pour protéger la chatte. En vain.

## Autopsie d'un petit singe

Victor s'affala contre le dossier mou du canapé. Il attendit un peu, vaguement inquiet. Une familière pression, douce et tiède contre sa cuisse, lui fit tendre la main, sans même qu'il s'en aperçoive. Sidonie le regarda en clignant lentement des paupières et se laissa tomber contre lui en ronronnant. Elle huma une des grandes taches qui assombrissaient encore le gris anthracite de son pantalon et demeura quelques instants gueule ouverte, tentant d'identifier l'odeur qui s'en dégageait. Le calme magique de la grosse persane gris pâle aux yeux bleus avait toujours rendu Victor perplexe. Son insolente apathie, sa grâce paresseuse signait-elle une souveraine supériorité ou était-elle la preuve d'un manque complet d'intelligence ? Du reste, un diagnostic en la matière avait-il le moindre intérêt ?

Il caressa longuement la tête ronde de la chatte et gratta la gorge chaude en remontant vers le petit menton prognathe jusqu'à ce que le mouvement saccadé des pattes sur la jambe de son pantalon le rassure. Elle n'avait pas eu trop peur, ou bien elle était déjà calmée. Un frisson, délicieux et effrayant, fit se hérissier les cheveux bas de sa nuque lorsque la pointe acérée des griffes antérieures traversa le coton et poinçonna sa peau. La précision anatomique avec laquelle Sidonie savait faire sentir sans faire vraiment souffrir le stupéfiait. Il anticipait, tout en le redoutant, l'instant où le petit félin caractériel s'énerverait et déchirerait sa chair.

Victor avait récupéré Sidonie dans une boulangerie. Il attendait sagement son tour pour acheter un pain au chocolat lorsqu'un jeune homme pâle, aux cheveux collés en mèches trop longues et sales, un SDF peut-être, était entré. Une petite boule de poils presque blancs était lovée dans le creux de sa main :

« Ouais, c'était un petit bled, à quelques kilomètres de Montpellier. Tu l'aimes ?

– Je ne sais pas. Tout ce que je sais, c'est qu'avec Sidonie c'est ce que j'ai de plus important.

– Alors, pourquoi tu as fait ça ? Pourquoi tu as cru les autres en priorité ?

– Je crois que leur médiocrité finit par me contaminer. Des fois, maintenant, j'ai peur. Il faut que je me contrôle, parce que j'ai l'impression que je pourrais penser presque comme eux.

– Putain, ça craint !

– Oui. Écoute, Clotilde, ne te fâche pas, mais qu'est-ce qui s'est vraiment passé, là-bas ?

– La vertu populaire qui s'est déchaînée sur une femme seule, jolie donc dangereuse, mère célibataire qui ne s'habille pas comme tout le monde et qui ne parle pas comme les autres. »

Elle s'était interrompue, jouant avec ses baguettes à pousser ses beignets de crevettes trop gras. Enfin, elle avait levé le regard vers lui, et Victor s'était rendu compte que Clotilde aussi savait pleurer. Elle avait murmuré, tentant de contrôler le tremblement de sa voix :

« Putain, ça a été une vraie curée !

– Ils ont parlé de *gosses*, chez moi. »

Elle avait ouvert grand les yeux et le pli de sa bouche s'était étiré :

– Des *gosses* ? Attends, là, tu déconnes ? Il avait dix-huit ans, *le gosse*, à l'époque, et je peux t'assurer qu'il n'avait plus peur du feu depuis longtemps. Il venait souvent à la librairie. Un grand blond avec les cheveux coupés au carré. Moi, je trouvais qu'il faisait pétasse, mais Léonora disait qu'il était gentil et fin. Elle s'est prise d'affection pour lui parce "qu'ils partageaient un goût commun pour la poésie". Putain, à mon avis, il savait même pas comment ça s'écrivait. Et puis, il a commencé à se faire inviter à la maison. Il restait à la librairie avec elle après la fermeture. Il a commencé à la draguer sérieux. J'ai tenté de mettre Léonora en garde, parce qu'il faut te dire que le mec en question était en terminale dans le même lycée que moi et qu'il abandonnait vite fait la panoplie du parfait-petit-poète lorsqu'il s'agissait d'étaler une fille. Elle m'a dit que c'était des racontars. Léonora ne voit le mal nulle part, parce qu'il n'est nulle part en elle. Lorsque, enfin, elle a compris que quelque chose n'était pas normal, elle l'a gentiment mis à la porte. Je ne sais pas s'il avait fait un pari avec ses potes ou quoi, mais il a soutenu qu'il couchait avec elle. Ça a fait le tour du bled, et puis deux autres débiles ont prétendu qu'elle leur avait fait des avances. Il y en avait un de quatorze ans. On les avait jamais vus à la librairie, ces deux-là, mais c'est pas grave : ça a pris plus vite qu'une mayonnaise. Tout le monde lui est

tombé dessus, on a reçu des lettres d'insulte, des menaces. Plus personne ne venait, les gens ne la saluaient plus. Elle a essayé de parler au mec, le premier. De discuter, quoi ! Il l'a envoyée chier et il a maintenu ce qu'il avait dit. Alors, elle a plongé. J'ai réussi à la décider de vendre, de setirer de ce coin pourri. C'était pas vraiment un super-plan parce que ça sous-entendait qu'on fuyait, *donc* qu'elle était coupable, mais elle ne bouffait plus. Elle passait des nuits entières assise, en bas dans la librairie.

– Mais pourquoi ne s'est-elle pas défendue ? Elle pouvait faire un procès, se battre...

– Elle ne sait pas. Elle n'a jamais su. Elle a toujours eu l'impression qu'être bien, c'était une protection suffisante. Quelle connerie ! Elle en prend plein la gueule, mais elle ne sait pas rendre les coups. C'est comme avec mon père. Il avait *omis* de lui préciser qu'il était marié, avec des gosses. Un oubli, quoi. Il s'est tiré, et elle n'a rien fait. Tout ce qu'elle trouve à me dire lorsque j'en parle c'est : "Après tout, c'est grâce à lui que je t'ai". »

Ils étaient demeurés silencieux, buvant leur thé au jasmin presque froid. Victor hésitait entre une rage folle et une tendresse qui lui faisait trembler les jambes. Demain matin, il sécherait le lycée. Il irait voir Léonora. Il lui dirait... Il lui dirait des tas de trucs. Il lui parlerait de Sidonie, de sa mère se forçant à sangloter devant la commode, de son père qui faisait tomber ses clefs ou son journal au passage de Mme Leprince ou de Mlle Dumont pour pouvoir jeter un regard humide et gras sous leurs jupes en se baissant pour les ramasser. Et puis, il supplierait Léonora de lui pardonner parce qu'il avait failli, parce qu'il avait pensé de la même façon qu'eux. Clotilde avait cassé le silence à la fois pesant et bienveillant qui s'était installé entre eux :

« Et la chatte ? »

La rage était revenue d'un coup et sa voix avait tremblé lorsqu'il avait répondu :

« Ils vont la faire piquer. Quinze balles de médicament par mois, c'est trop cher pour leur petite âme. Je ne sais pas quoi faire. »

Elle avait regardé les larmes qu'il retenait au bord des paupières depuis un moment et baissé les yeux en murmurant :

« Tu peux nous l'amener, si tu veux. T'auras qu'à dire qu'elle s'est tirée. Tu la verras quand tu viendras chez nous. »

Qu'en quelques mots elle eût sauvé Sidonie, permis qu'il revinsse, revive, lui avait coupé le souffle. Il avait senti que des gouttes tièdes coulaient le long de ses joues, mouillaient ses lèvres, sans trop comprendre pourquoi elles avaient choisi ce moment précis.

Cette après-midi-là, Clotilde s'était réinstallée à côté de lui, mais ils

n'échangèrent pas un mot, pas un gloussement. Elle l'avait quitté au coin de la rue du lycée, après lui avoir dit qu'il pouvait amener Sidonie le lendemain matin, avant le lycée. Pragmatique, elle avait précisé :

« Tu la colles dans un sac. Si tu prends sa cage, ta mère va se douter de quelque chose. La chatte ne s'est pas barrée avec dans l'escalier. »

Il avait songé qu'il n'y aurait sans doute pas pensé. Il était rentré, heureux pour la première fois depuis des semaines, et avait jeté le bout de saucisse de Toulouse-lentilles-fruit-de-saison-du-jeudi dans le vide-ordures.

La sonnerie du téléphone avait résonné quelques minutes plus tard. Un son dur, râpeux, sec, puis un sanglot, et Clotilde qui se mettait à hurler :

« Putain, elle est morte ! Putain, elle est MORTE ! »

Puis le *bip-bip* qui prouvait qu'elle avait raccroché. Et Victor ne pouvait pas la rappeler, parce que ses parents avaient également posé un cadenas qui bloquait le cadran du combiné.

Il avait dévalé les escaliers et foncé, entendant encore et encore le même cri de Clotilde cogner dans son cerveau. Lorsqu'il était arrivé, à bout de souffle en bas de chez elles, avec l'impression qu'il allait vomir son sang, l'ambulance et les pompiers en repartaient. On ne lui avait pas permis de monter voir Clotilde.

Victor avait vécu les deux jours suivants, puis l'enterrement dans un brouillard fiévreux, qui distordait les visages, les objets familiers. Il avait le sentiment d'être sorti de lui-même, de survoler ce qu'il avait jusqu'ici habité. La seule question qui comptait maintenant, et qui seule compterait jamais, n'avait plus de réponse : s'ils n'avaient pas déjeuné dans ce restaurant merdeux, Léonora serait-elle toujours en vie ? Et si sa mère n'avait pas décidé de faire supprimer Sidonie, aurait-ils déjeuné là-bas ? Et si son père n'avait pas déballé sa récolte de ragots venimeux et jubilatoires, Léonora serait-elle retombée malade ?

À la fin de la cérémonie, il s'était approché de Clotilde. Ils n'avaient pas échangé un mot ; du reste, qu'avait-il encore à dire ? Mais le regard de la jeune fille avait agrippé le sien durant un long moment et il avait su qu'elle aussi venait de laisser un bon bout de sa vie dans cette allée ombragée de platanes, sous cette épaisse dalle de marbre rose. C'était bien, ils allaient s'y retrouver, juste tous les trois.

Victor et ses parents étaient ensuite rentrés rapidement puisque son père avait pris une *petite matinée*.

La mère avait poussé Sidonie du bout de la chaussure et, ôtant ses gants dans la cuisine, avait déclaré :

« Eh bien, tu vois, Jacques, qui fait le mal a toujours du mal. Je ne dis

pas que je suis contente qu'elle se soit suicidée, bien sûr, mais on paie toujours tout, tu m'entends bien, on paie toujours tout. »

Et il avait semblé à Victor que cet ultime poncif était la seule chose intelligente qu'elle ait jamais dite.

Il composa, indécis, le numéro des pompiers. Un homme lui répondit presque immédiatement :

« Votre nom et votre adresse, monsieur ?

– Victor Brunin. 19, avenue du Pré-aux-Clercs.

– La nature du sinistre ? »

Victor réfléchit quelques instants. Pouvait-on réellement définir ce qui venait de se produire comme un sinistre ? L'homme, à l'autre bout du fil, insista :

« La nature du sinistre, monsieur ?

– Je viens de tuer mes parents.

– Hein ?

– Oui, je viens de tuer mes parents, monsieur. »

L'homme débita sur un ton incrédule :

« Je vous rappelle. »

Et il raccrocha aussitôt. Victor se demanda comment il pourrait le rappeler puisqu'il n'avait pas donné son numéro, mais la sonnerie du téléphone retentit aussitôt.

« C'était une blague ?

– Non, monsieur.

– Bon, on appelle le commissariat du quartier. Les policiers arriveront dans quelques minutes.

– Bien, je les attends. »

Il caressa Sidonie, que cette série de bruits et de mouvements avait énervée et qui s'était assise sur le canapé, l'air absent mais la queue tapant sèchement le coussin. Qu'allait-elle devenir ensuite ? Peut-être, après tout, Clotilde la prendrait-elle, un peu pour lui, beaucoup pour Léonora ? Elle avait encore sa grand-mère maternelle.

Si le calcul de Victor s'avérait exact, il jouissait d'une bonne dizaine de minutes puisqu'il avait communiqué à l'homme un numéro erroné : il habitait le 23 de la même avenue du Pré-aux-Clercs.

Le temps nécessaire pour savourer une minute qui passe, simplement parce qu'elle passe et qu'elle est unique. Le temps nécessaire pour nettoyer son cerveau de toutes ces prescriptions, proscriptions, obligations qui n'avaient jamais été les siennes. Le temps nécessaire pour oublier ce qu'il n'avait jamais désiré savoir. Le temps nécessaire, surtout, pour goûter le lumineux silence qui régnait dans l'appartement depuis deux heures, plus de cris, de larmes, ni de reproches, plus de



piano, ni de leçons enregistrées de mathématiques ou de philosophie ou de chinois. Plus de valse ringardes, plus de poèmes ou d'alexandrins.

Juste le ronronnement feutré et grave de la grande persane allongée contre sa cuisse, la tête posée sur son genou, les yeux clos de passivité et de satisfaction.

Juste le souvenir du rire grave et étouffé de Léonora, sa main qui s'avavançait dans un geste sans cause et qui s'arrêtait, suspendu sur du rien.